L'ARCHE *Editeur*

Helmut KRAUSSER

Leatherface

Traduit par
Laurent MÜHLEISEN

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

pre Version

Helmut Krausser

Leatherface

(avec Vroummm, la tronçonneuse)

Tour de farce

Traduit de l'allemand par Laurent Muhleisen.

Personnages :

Lui, un jeune homme

Elle, une jeune fille

ainsi qu'un mégaphone, invisible, et des voix à la porte.

Il pose sur la table d'un appartement mal entretenu un sac en plastique où figure une publicité pour une quincaillerie. Il va vers l'armoire, en sort un long tablier de boucher blanc qu'il déplie au-dessus de l'évier. Du réfrigérateur, il sort un verre rempli d'un liquide rouge ; peut-être du sang. Il trempe un doigt dans le verre, reste un moment indécis, puis en renverse le contenu, goutte à goutte, en feignant de s'y prendre avec art, sur toute la surface du tablier, avant de reposer le verre à sa place. Il n'est pas encore tout à fait satisfait du résultat, étale avec son index quelques-unes des gouttes sur le tablier, saupoudre les taches ainsi produites avec de la cendre de cigarette et mélange le tout ; puis, il noue le tablier autour de sa taille et se regarde dans la glace. A l'aide d'un escabeau, il va chercher, dans sa cachette au-dessus de l'armoire, un paquet, l'ouvre avec solennité, et en retire une paire de gants de boucher et un masque en cuir en tous points semblable à celui du film de Tobe Hooper "Massacre à la tronçonneuse". Il pose le masque sur son visage, se dirige vers le magnétoscope et met la cassette du film en question. On voit la scène finale du film, au cours de laquelle l'héroïne s'échappe de la maison du meurtrier en poussant des hurlements continuels. Il met le volume au maximum. Très vite, alors qu'il est retourné vers la table et le sac en plastique, on entend les voisins cogner énergiquement contre le mur. Il baisse le volume et attend quelques secondes. Puis, il extrait du sac en plastique une boîte en carton, et de la boîte, une tronçonneuse qu'il vient apparemment d'acheter. Il la tient amoureusement dans ses bras, et remplit le réservoir d'essence. Entre temps, le film en est à sa scène finale, où l'on voit Leatherface, au petit matin, manier sauvagement sa tronçonneuse dans toutes les directions. La cassette se termine. Il se dirige vers le magnétoscope, en imitant fidèlement les gestes ~~que~~ Leatherface, et appuie sur la touche "rewind". Pendant que la cassette se rembobine, il met la tronçonneuse en marche, mais, effrayé par le bruit qu'elle produit, il s'empresse de l'éteindre et de la poser sur la table. On frappe à nouveau énergiquement contre le mur. Il a un geste de colère et hurle.

e/
de H

Lui : OUAIS ! C'EST BON ! TROP DE MONDE !

Il tape du poing sur la table, froisse le sac plastique, l'"étrangle" de ses deux mains et le fait disparaître dans un coin. Puis, il se redresse, avec

un air de défi, empoigne à nouveau la tronçonneuse, remet la cassette-vidéo en route, mais cette fois-ci en coupant le son. Il met une cassette audio dans un ghettoblaster. On entend le début d'une chanson des "Wipers" - 'Up Front', de l'album 'Is this real ?' - Le chanteur répète trois fois la première strophe de la chanson, puis, lourd et puissant, l'accompagnement musical suit. Au même moment, il fait rugir la tronçonneuse, tambourine des pieds sur le sol, agite la tronçonneuse dans tous les sens avec des gestes de triomphe, renverse une chaise dont il scie l'un des pieds. On frappe une troisième fois contre le mur. Il hurle.

QU'EST/CE TU VEUX ? QU'EST/CE QUE TU VEUX, CONNARD ?
VIENS/LA SI TU VEUX QUE'QU' CHOSE ! Banane. Nabot.

-/ -/
-/ A/

Il éteint la tronçonneuse, appuie sur la touche "Stop" du ghettoblaster et arrête également la cassette vidéo. Il tend l'oreille. Rien ne se passe.

Faudrait risquer le paquet. Ouais, mais une fois le paquet risqué...

Il remet la tronçonneuse dans sa boîte, laisse pendre sa tête en avant, se regarde une nouvelle fois dans la glace, se dirige vers le lit (double), prend un livre qui y traînait, le pose sur la table, détourne la tête, ouvre le livre à un endroit quelconque, met le doigt sur une ligne, à l'aveuglette, lit, reste songeur, secoue la tête et jette le livre sur le lit, déçu de n'avoir trouvé aucun présage. Il va vers le réfrigérateur, prend une bière. Il est en train de l'ouvrir lorsqu'on entend des pas sur le palier. Il se tient immobile. Les pas se rapprochent. Ce~~s~~ sont des chaussures à haut talons. Pris d'une panique soudaine, il saisit le carton et le jette au sommet de l'armoire, pendant qu'une clé tourne dans la serrure. Il regarde dans toutes les directions, comme s'il voulait se cacher. Une fraction de seconde avant que la porte ne s'ouvre, il ne lui vient rien de mieux à l'esprit que d'éteindre la lumière. Noir complet. La porte s'ouvre. Il crie.

S/

N'ENTRE PAS !

ELLE : Qu'est-ce qui se passe ?

Lui : N'ALLUME PAS !

Elle allume la lumière, le voit, vêtu de son costume de Leatherface et pousse un hurlement d'effroi. Il se jette sur elle, la soulève, tandis qu'elle se débat, paniquée.

C'est moi ! C'est moi. Du calme ! Je ne vais rien te faire, voyons ! C'est MOI !

Elle ne retrouve que peu à peu son calme. Il lui caresse les cheveux à travers ses gants en cuir. On frappe une nouvelle fois contre le mur.

C'est moi. Ce n'est que moi. Je t'ai pourtant dit de ne pas entrer. Je t'ai dit de ne pas allumer la lumière. Pourquoi tu ne fais jamais ce qu'on te dit ? Pourquoi ?

Elle, complètement pétrifiée, hagarde, ne parvient pas à prononcer le moindre mot. Il retire son masque.

Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu ne peux pas appeler, quand tu rentres plus tôt ? Précisément aujourd'hui...

Elle fond en larmes, le repousse, parcourt la chambre en titubant et en sanglotant.

J'en ai rêvé. De cette scène, là, tout à l'heure ; un cauchemar. Arrête de pleurer ! Il s'est passé quelque chose ? Pourquoi rentres-tu si tôt ?

ELLE : J'ai été virée.

LUI : Encore !

ELLE : Tu peux m'expliquer ce que ça signifie, tout ça ?

LUI : C'est exactement de cette manière que mon cauchemar a continué. Jeu de questions/ réponses. BON DIEU !

ELLE *crie* : TU M'AS FAIT PEUR !

LUI : Bien fait pour toi. Tu t'amènes, comme ça, tu ouvres la porte, tu allumes la lumière, Dieu sait ce qui aurait pu arriver, tu t'en fout, tu n'écoutes pas... du gaz. S'il y avait eu du gaz dans la pièce, on aurait été réduit en bouillie tous les deux, on aurait dû nous enterrer dans des sacs plastiques.

ELLE : Qu'est-ce c'est, sur ton tablier ? Du sang ?

LUI : Tu as encore une fois été virée parce que tu étais bourrée, je le sens jusqu'ici. Ils ont raison. Rien de plus écoeurant qu'une serveuse bourrée. C'est un paradoxe ! Une perversion ! Précisément aujourd'hui...

ELLE : C'est tout ? C'est tout ce que tu as à me dire ?

LUI : Reste là, bordel ! C'est bon ! Excuse-moi ! Je suis un peu... enfin, gêné, quoi, ça me fait sortir de mes gonds. Excuse tout ce que je t'ai dit. Tu ne devais pas me voir dans cette tenue. Tu n'as rien à voir là-dedans. Ça ne regarde que moi. Moi tout seul ! Précisément aujourd'hui... C'est une situation embêtante, maintenant il va falloir qu'on s'efforce...

ELLE : Qu'est-ce que c'est que ce masque ? Enlève le, à la fin ! Qu'est-ce qui se passe, e
ici ? e

Il soulève entièrement le masque, et le porte comme une casquette.

LUI : C'était pas prévu que tu le vois. C'est de notre faute à tous les deux. C'est irréparable, il va falloir maintenant qu'on tâche... Quand je te dis, quand je te hurle de ne pas entrer, pourquoi tu ne me fais pas confiance ? Tu crois que je suis avec une fille ? Quand je te dis de ne pas allumer la lumière, pourquoi est-ce que la première chose que tu fais, c'est d'appuyer sur l'interrupteur ↓ ? La confiance. Ce qui te manque, ça s'appelle la confiance. C'est la base de toute relation. Quand je te dis de ne pas entrer, c'est que c'est sûrement bon pour toi ~~de~~ ne pas entrer, rien que parce que je le dis, il faut que tu comprennes ça. Je t'aime, et tout ce que je te dis est bon pour toi, et si tu ne me crois pas, ça va créer des problèmes, des problèmes qu'on pourrait éviter, des confrontations... I/
d/

ELLE : S'il te plaît tais-toi !

LUI : Non, je...

ELLE : Toute la journée, ç'a été la merde. Depuis ce matin. J'en peux plus. Et toi tu es là, avec un tablier plein de sang et de merde, avec un masque sur la tête, et tu me parles de confiance. Qui est-ce que tu crois avoir en face de toi ? Le matin quand je me lève, il y a un océan de merde puante tout autour de mon lit, et il faut ~~qu'y~~ plonge, que je m'y débâte, toute la journée, et quand je rentre... *Elle prend la bière et en boit une longue gorgée.*

que j'y H

LUI : Arrête de boire !

ELLE : Je boirai autant que je veux !

LUI : Primo, tu avais juré. Secondo, c'est la dernière. Tu comprends ? Ça te ressemble bien... Ce qui est à moi est à toi. Mais bon Dieu, tu n'as qu'à t'en acheter, de la bière, non, tu n'as même pas besoin d'y aller, il suffit que tu dises que tu as envie de continuer à boire et j'irai moi, à ta place, en acheter. **DANS LA JOURNÉE !** Tu comprends, il n'est pas indispensable que ce qui est à moi soit **FORCÉMENT** aussi à toi, surtout quand les magasins sont à deux pas. Hier, tu as dit qu'à partir d'aujourd'hui tu ne buvais plus, ce n'est pas moi qui te l'ai interdit, c'était ta propre décision. Donc, j'ai acheté de la bière rien que pour moi, pour qu'il n'y en ait pas en trop. Tout a été calculé ! Et voilà que tu vides les trois/quarters de ma canette d'un trait. Ah... ça me désole, tout tourne dans ma tête, j'ai envie de vomir, j'ai envie de pleurer, oui, vraiment, envie de pleurer. Il n'était pas prévu que tu me vois dans cette tenue. Qu'est-ce que tu vas penser... Cela dit... c'est juste un déguisement, un costume. Tu sais de quel film il vient ?

É/
É/

9/

ELLE : Je ne comprends pas. Tu me pose/des questions, des devinettes. Il faut que je réponde. Tu es gêné. Tu veux m'empêcher de boire.

S/

LUI : Oui,oui...

ELLE : Mais je ne veux rien savoir, moi, de tout ton bordel !

LUI : OK... OK.

ELLE : Tu aurais pu fermer la porte à clé !

LUI : Oui.

ELLE : Enlève ce tablier, à la fin ! Pourquoi t'es-tu jeté sur moi ? Il y a des taches partout, maintenant, sur mon chemisier. C'est du sang de quoi ?

LUI : De porc. Ca vient de chez le boucher. Ca part au lavage.

ELLE : Ah oui, ça part au lavage ? Mais dis-moi, qu'est-ce que tu as dans le crâne ?

LUI : J'essaie simplement d'être calme, raisonnable. Arrête de m'engueuler parce que je n'y arrive pas complètement. Je fais des efforts. NOUS devons faire des efforts, maintenant... Je suis désolé. Oui, j'aurais dû fermer la porte à clé. D'ailleurs, je l'ai fait, mais sans laisser la clé dans la serrure. Ecoute : pour simplifier les choses, je suis prêt à endosser toute la responsabilité, comme cela tu pourras me pardonner, c'est toujours très beau, quand tu me pardonnes, et après, on pourra joyeusement donner un sens à tout cela, nos scènes de réconciliations sont les meilleures. Tu ne trouves pas ?

ELLE : Tu es lâche. Te réfugier dans des discours, ça, tu sais le faire, tu en profites au maximum, il faut dire qu'avec moi c'est facile, je vais bosser, je fais rentrer l'argent juste pour que Monsieur puisse cogiter toutes ses salades, voilà. T'es vraiment lâche, c'est tout... Dis quelque chose !

LUI : C'est vrai. Je crois que de toute façon les hommes font beaucoup de choses dans le seul but de donner à leur femme une bonne raison de leur pardonner. Le pardon est quelque chose de divinement arrogant.

ELLE : CONNARD ! Qu'est-ce que tu as dans le crâne ? A part de la merde ? Mais pour qui te prends-tu ? C'est bon, je suis parfaitement calme. J'essaie de te comprendre. Alors ne te défile pas ! Tu n'arrêtes pas de parler de confiance. Explique-moi ! Et si je comprends, tant mieux. Cela

dit, je n'ai pas bu. Pas avant d'être virée, je le jure ! Et je n'y pouvais rien. Mais cela ne t'intéresse pas, tu t'en fous royalement.

LUI : Tu ne comprendrais pas. Il faudrait au moins que tu vois le film. De nos jours, il faut voir beaucoup de films pour comprendre la réalité. Des films comme "Massacre à la tronçonneuse". Mais toi tu refuserais de le voir, ce film, au bout d'un quart d'heure tu t'en irais, tu regarderais au plafond, tu ne supporterais même pas les dialogues, tu quitterais la pièce, sous un prétexte quelconque, cela se comprendrait, il faudrait que tu t'habitues petit à petit, l'apprentissage serait sûrement long, mais au bout du compte à quoi servirait-il ? Juste à ce que tu me comprennes ? Ce n'est de loin pas une bonne raison. Non, ce dont il s'agit, pour toi, c'est de voir le monde tel qu'il est, ce qui se passe, dehors.

ELLE : Cela ne t'intéresse pas vraiment...

LUI : Leatherface. Leatherface et sa tronçonneuse. Voilà un symbole de notre époque, placardé sur tous les murs, imité, plagié, qui se moque bien de savoir si les passants portent ou non des oeillères, ça ne leur servirait à rien, crois-moi, le monde, là-dehors, est écoeurant...

ELLE : Cela ne m'intéresse pas vraiment...

LUI : Tu vois ? Pourtant, tu marches sur tout ce que je fais.

ELLE : Je sors tous les jours, moi, pendant que toi tu traînes ici et que tu barbouilles des feuilles de papier. Ne viens pas me parler de ce qui se passe dehors. Mais à partir d'aujourd'hui, les choses vont changer. J'ai plus envie d'aller chercher du boulot, demain. Basta. Je m'en fous de tout ça. J'arrête. Je prends des vacances. Donne-moi les mille cinq cents !

LUI : Quels mille cinq cent~~s~~ ?

ELLE : Ceux pour les coups durs. J'ai tout simplement décidé que cela était un coup dur. Dieu sait que j'en ai raison. Tout à l'heure, j'irai à la station service et j'achèterai de la bière, et quand je serai revenue, tu auras tout le temps de m'expliquer ce qu'il faut faire, d'après toi. Et si tu crois qu'il n'y a rien à faire, tu verras ce qui t'arrivera.

LUI : Je n'aime pas quand tu sors aussi tard pour aller à la station service. C'est plein de types, là-dehors...

ELLE : S'il te plaît ! Tu es malade.

LUI : Et puis, les mille cinq cents sont pour les vrais coups durs...

ELLE : Soit, c'est un faux coup dur, un coup dur falsifié, je m'en fous. Je fais ce que je veux avec mon argent.

LUI : En plus, j'ai une lecture de programmée. En novembre. Avec participation aux recettes.

ELLE : Tu es grotesque, tu sais. Pourquoi est-ce que je ne m'en rends compte qu'aujourd'hui ?

LUI : Ne sois pas vulgaire. Je ne t'ai rien fait, après tout. Qu'est-ce que tu me reproches, exactement ?

ELLE : Plus tard. Nous en discuterons plus tard. Il me faut quelque chose à boire. Vite.

LUI : D'accord. Tu as eu une journée difficile, assieds-toi, mets-toi à l'aise, je vais à la station service.

ELLE : Pas question. Tu me reproches de boire ta bière, alors c'est moi qui vais aller à la station service m'acheter ma bière, comme ça, tu n'auras plus rien contre quoi rouspéter.

SH

LUI : Dehors c'est plein de sadiques à chaque coin de rue, je ne te laisserai pas sortir, c'est hors de question.

ELLE : Mais tu délires, ou quoi ? Je rentre tous les soirs à minuit et demi, et il est à peine onze heures.

LUI : Ce n'est pas bon. J'ai toujours dit que c'était dangereux, que tu devrais chercher une place de jour, ce serait bien assez dangereux comme

cela. Dehors il se passe des trucs, c'est la déshumanisation la plus totale, tu ne te rends même pas compte. Dans dix ans, je te le prédis, plus personne ne quittera son chez-soi blindé de partout, et pour aller se promener, on prendra des chars d'assaut et on ira le plus loin possible des villes, dans des coins relativement sûrs. Toutes les opérations indispensables, on les fera depuis chez/soi. Faire des achats, retirer de l'argent, tout cela, marcher dans les rues, cela ne sera plus que pour les sous-privilegiés, ceux qui ont un boulot qui ne peut pas se faire chez/soi.

ELLE : Comme serveuse, je ne suis pas spécialement concernée, alors qu'est-ce que tu m'emmerdes ?

LUI : A ce moment/là, c'est moi qui subviendrai à nos besoins. Il suffit que tu me fasses confiance. Et aussi, tu devrais regarder davantage mes cassettes vidéos, pour avoir plus de respect pour la nuit. Pas la peine d'aimer les films, il suffit que tu regardes ce qui s'y passe !

ELLE : Bon, ça suffit, donne-moi l'argent, maintenant. Assez discuté. Mais regarde-toi ! Regarde comme tu es grotesque ! On dirait un cochon avec un masque de carnaval. Et encore, un cochon ça serait drôle ! *Elle se remet à pleurer.*

LUI : Ne pleure pas, cela me rend triste quand tu pleures. Je devrais sortir dans cette tenue, tu verrais si les gens trouvent cela grotesque...

ELLE : Qu'est-ce que t'attends ? Donne-moi les mille cinq cents ! Sinon, je vais finir par me mettre en boule !

LUI : Si tu crois que personne qui viendra à ma lecture, tu te trompes. Peut-être qu'on pourra même partir une semaine en vacances à Noël...

ELLE : *après un silence, avec méfiance* Montre/moi l'argent !

Il se tait, inspire profondément, se tourne vers le mur, y appuie la tête.

Je veux que tu me le montres ! C'est d'accord, demain, je chercherai une nouvelle place. Mais montre moi l'argent tout de suite !

LUI : Je peux pas. Ce n'est pas possible.

ELLE : Tu ne l'as plus ?

LUI : Si c'était un vrai coup dur, il n'y aurait aucun problème...

ELLE : Tu ne l'as plus.

LUI : Il y a assez d'argent pour de la bière. Je descends à la station service...

ELLE : Tu restes ici ! Regarde-moi dans les yeux, regarde-moi dans les yeux et parle-moi de confiance !

LUI : J'ai une de ces envies de pleurer... S'il te plaît !

ELLE : Et bien ? Vas-y, pleure ! Des mots, tout ça ! ~~J~~Pas une seule fois je ne t'ai vu pleurer. 3/

LUI : Et alors, quand toi, tu as souvent du mal à mouiller, est-ce que je te le reproche ?

ELLE : Tu aurais des larmes vertes, et personne ne le saurait ?

LUI : Oui, vertes. Vertes et visqueuses comme de la colle.

ELLE : Tu confonds avec ta MORVE ! On ne pleure pas avec le nez, mais avec les yeux.

LUI : Ah bon ? Moi qui me suis toujours demandé pourquoi ça n'avait pas un goût plus salé.

ELLE : Je garde mon calme. Tu ne peux rien me reprocher. Je me maîtrise parfaitement, je garde tout mon calme et mon sang-froid. Pour un peu, je gèlerais de calme. La journée a été assez dure comme cela, alors je ne te demande qu'une chose : dis-moi ce que tu as fait de l'argent ! Dis-moi ce que tu as fait de l'argent ! Ce qui est à moi est à toi, d'accord, mais dis-moi ce qu'il est devenu ! S'IL TE PLAÎT ! ESPECE DE MINABLE ! E/

LUI : *après un silence* Bon, très bien. Tu ne comprendras pas. Il n'y a que la confiance et le mépris, tout ce qu'il y a entre, c'est de la manipulation, c'est jouer avec gens, c'est écopant, des mesures disciplinaires, on devient le maquereau de son propre langage et on l'envoie faire le trottoir pour de l'argent, on fait faire le trottoir aux phrases, aux mots tordus, en haut talons rouges, en talons aiguilles rouges sang, rythmes saccadés du marketing et des bavardages ineptes. Je me suis tu pour t'épargner cela. J'ai toujours eu peur qu'on ne m'aime pas. Jouer des rôles, tendre des pièges, embobiner les gens, toujours, des mots glissants, mouillés, marinés longtemps, longtemps... Si l'on veut éviter cela, il faut courir des risques. Ne pense pas trop de mal de moi, je ne suis pas aussi mauvais que j'en ai l'air en ce moment. *Durant son monologue, il grimpe sur l'escabeau et va chercher la boîte sur l'armoire.* Je t'aime, je te le jure, même si je suis le dernier des salauds et que mon antre pue la merde...

les / ce H

S/S/
D

S/

ELLE : Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

LUI : Tu veux vraiment le savoir ? C'est ta dernière chance de confiance aveugle.

ELLE : J'ai été aveugle suffisamment longtemps. Fais voir.

Il sort la tronçonneuse.

Une tronçonneuse.

LUI : J'en rêvais depuis un an. Elle était en promotion, elle me regardait à travers la vitrine du magasin. Je n'ai pas pu faire autrement, j'ai résisté longtemps. Non, un peu seulement, à peine, je l'avoue. Je ne veux pas te mentir.

ELLE : Alors là, c'est trop.

LUI : Et bien quoi, tu n'es pas contente ? Je veux dire, tu as sûrement imaginé que j'en avais fait n'importe quoi, de cet argent, non ? Ecoute, je peux peut-être la rendre, ou bien la vendre à quelqu'un, c'est un objet de valeur, utile, je pourrais par exemple aller à la station service avec, et

l'échanger contre de la bière... et si en plus j'y vais avec mon masque, je te parie qu'ils nous fileront autant de bière qu'on voudra. Allons, rigole un peu, je me sens si... Il ne s'est rien passé de grave.

Elle pousse un long hurlement, les deux poings levés sur la tête. Immédiatement, on frappe contre le mur. Elle sursaute, se précipite contre le mur et tambourine à son tour.

ELLE : DU CALME, LA-DERRIÈRE ! DE QUOI JE ME MÊLE ?
ATTENDS UN PEU, JE VAIS T'ENVOYER MON COPAIN, IL A UNE
TRONÇONNEUSE !

È/

È/

LUI : Parfaitement. C'est ça !

ELLE à lui : Ta gueule ! Il faut que je réfléchisse. Il faut que je décide si oui ou non, je passe la nuit ici. Mais chez qui aller ? N'importe lequel. Trois propositions de baise ce soir, ils m'ont tous laissé leur adresse, je peux aller les réveiller quand je veux, je suis sûre qu'en ce moment ils bandent en rêvant de moi. Il faut que je décide si je reste une minute de plus ici. Il faut que je réfléchisse pour savoir si tu n'es pas devenu complètement fou, putain, il faut que je calcule bien. Fous-moi la paix ! Qu'est-ce que tu as fait avec la chaise ? Tu lui as scié un pied. A QUI as-tu scié un pied ? A qui pensais-tu en faisant cela ? A qui en voulais-tu ?

À/

LUI : Je n'en veux à personne. J'aurais dû laisser la clé dans la serrure.

ELLE : Ne me raconte pas d'histoire. Tu peux t'en raconter à toi-même, des histoires, tu crois tout ce que tu racontes, il suffit que tu te le répètes un nombre suffisant de fois. Je parie que quand tu te parles devant la glace, tu te trouves follement convaincant, hein ?

S/

LUI : C'est vrai que tu as eu trois propositions de baise ?

ELLE : Complètement à la masse oui, haha, ça fait quatorze mois que je vis avec un fou, avec un détraqué infantile !

, #/

LUI : S'il te plaît... Ce n'est pas vrai. D'accord, c'est peut-être un peu infantile... Mais c'est aussi une preuve d'inspiration ! Cela m'aide. Cela

appelle des mots qui sinon ne viennent jamais. Comprends donc ! C'est un bel objet, monstrueux. La tronçonneuse rugit, grogne, bourdonne et en position minimum, elle murmure. C'est presque un instrument. Une scie musicale. Elle passe partout. C'est une... métaphore, elle ouvre des voies insoupçonnées, on peut à peine la retenir. Tu veux la prendre dans tes mains, pour voir ?

ELLE : N'approche pas avec ce truc !

LUI : Elle ne te fera rien. Elle ne peut rien te faire. Elle est là pour te protéger. Excalibur, la tronçonneuse. Pardonne-moi de t'avoir fait peur, elle n'y est pour rien. Viens et pardonne-moi : réconciliation frontale, à en tomber par terre d'émotion.

ELLE : *elle termine la bière* Mon Dieu. Résumons. Mon copain m'aime, mais en même temps, il aime une tronçonneuse qui s'appelle Excalibur...

LUI : C'était une blague.

ELLE : Il se barbouille ~~du~~ sang de porc sur un tablier de boucher quand je ne suis pas là, mais au lit, il est relativement normal, un type tout à fait dans la moyenne. Ce genre de chose existe ! Mon Dieu, résumons. Il met un masque en cuir et scie les pieds de nos chaises, des pieds de chaise en parfaite santé, qui ne nous ont jamais rien fait. Résumons ! Il dépense mes derniers mille cinq cents francs pour s'acheter une tronçonneuse, un costume de monstre et quand je rentre, il m'engueule parce que je bois ses bières ! Résumons. Il se plaint de mon manque de confiance, élabore un discours merdique pour que je lui pardonne et qu'il puisse continuer à élaborer des discours merdiques. e/

LUI : Résumé comme ça, ce n'est pas très ragoûtant/ .x

ELLE : J'exagère ?

LUI : En fait il ne s'est rien passé. J'irais voir mon père et je les lui taxerai, les mille cinq cents francs. Demain matin, à la première heure, tu les auras. Il me reste un billet de cent pour la bière. On pourrait être heureux. On a tout ce qu'il nous faut. Et en cas de vrai coup dur, les mille 9/

cinq cents seraient là, eux aussi, sauf que pour l'instant, ils ne sont pas là parce qu'il n'y avait pas vraiment de raison pour qu'ils soient là, et que donc ils sont sortis. Tu te lamentes pour RIEN.

Elle se lève.

ELLE : Tu n'aurais pas dû dire cela. Crétin ! J'étais à deux doigts de te pardonner.

LUI : Quoi donc ?

ELLE : Mais maintenant, je pars. Donne-moi le billet de cent, le reste, tu peux le garder.

LUI : Tu ne partiras pas !

ELLE : Tu n'aurais pas dû dire cela!

LUI : Tu ne partiras pas ! C'est stupide.

ELLE : Ah bon, je suis stupide ! Mais regarde-toi dans la glace ! Ça suffit, basta. 5/

LUI : *l'empoigne et la retient* Je ne te laisserai pas partir. Ce jeu est idiot, ne commence pas !

ELLE : Laisse-moi. Ou je crie !

LUI : Il aurait simplement suffi que tu n'allumes pas la lumière. Si tu veux, je braque la station service pour te rembourser les mille cinq cents, tu peux avoir tout ce que tu veux de moi. Mais maintenant, calme-toi !

Elle le regarde d'un air apitoyé, veut se dégager, il l'empoigne plus fort.

ELLE : Tu me fais mal.

LUI : Tu te fais mal à toi-même. S'il te plaît... Tout pourrait être si simple, Dieu sait qu'il se passe rien de fatal ici, juste un malheureux

concours de circonstances, ça peut arriver n'importe où, il faut répondre à cela avec sérénité. Ne pars pas.

ELLE : JE VEUX SORTIR D'ICI !

LUI : *la pousse violemment vers le milieu de la pièce, prend la tronçonneuse, l'allume et se campe devant la porte* BORDEL ! Ça suffit maintenant ! Tu ne partiras pas. Enfonce-toi ça bien dans le crâne ! Tu peux hausser les épaules ! Il faut donc sans arrêt te forcer à être heureuse ? Maintenant tu me pardonnes, et on arrête les frais ! Demain, tout sera oublié. Demain, j'irai voir mon père, pour toi, rien que pour toi, parce que je n'aime vraiment pas y aller, tu le sais, mais si je suis vraiment bon, il nous les filera, les mille cinq cents, et peut-être même deux milles, ou trois milles, et après on partira en vacances jusqu'à la fin du mois. On restera au lit et on boira de la bière, jusqu'à ce qu'il nous en sorte par les oreilles, et on s'aimera, et après, en novembre, à la lecture, il viendra au moins cent personnes, ou plus, et d'ailleurs pourquoi ouvres-tu la porte quand je crie NON, on n'ouvre pas la porte dans ces cas-là, c'est évident, et moi comme un con je m'humilie devant toi, je courbe le dos, tu crois que tu peux faire ce que tu veux avec moi simplement parce que tu te fais virer de tous les bars où tu bosses ? Et cette façon que tu as de me rappeler qu'en ce moment tu ramènes plus de fric à la maison que moi, tu crois que cela me reste pas en travers de la gorge ? Ouais, ça rentre par en-haut mais ça ressort aussitôt par en-bas, parce ce n'est/vrai, parce que tu resterais serveuse toute ta vie si je n'étais pas là. C'est ça ou je me trompe ? Tu me reproches des choses qui ne te regardent pas, bon, d'accord, je suis peut-être fêlé, mais en tous cas pas entretenu... et ton histoire de proposition de baise, si c'était juste pour me faire chier, et bien bravo, c'est réussi, et maintenant assieds-toi et calme-toi !

ELLE : Laisse-moi partir. Pose ce machin. Tu vas te faire mal.

LUI : Je me fais mal depuis des années. Tu ne te rends même pas compte ! Et arrête de me faire croire que tu veux partir, parce que tu ne veux pas partir, ça t'excite que je t'oblige à rester ici, c'est pour ça que tu joues à ce petit jeu, avoue !

ELLE : Tu es fou. Pire encore : tu te surestimes. Drôlement. Et pourtant, t'es qu'un lâche !

LUI : Est-ce que j'ai jamais dit le contraire ? Réponds ! Et après tout j'en ai rien à foutre. Musique ! *Il remet la chanson des Wipers à plein volume et danse à travers la pièce, en imitant le dandinement caractéristique de Leatherface. Il baisse à nouveau le son et crie. HAAA ! Il y a des exceptions à tout ! J'ai trop souvent rampé devant tous ces bâtards. Maintenant que j'ai la tronçonneuse, je ne ramperai plus devant personne. HAAA ! Je me sens bien, je me sens merveilleusement bien. Des moments comme ça, la vie vous les enfonce dans le corps quand tout devient insupportable, qu'on arrive plus à se faire une raison. Alors il faut apprendre à se connaître, on est en face de sa propre peur. Et toi aussi, tu vas apprendre à me connaître. Ce que je fais, c'est pour toi, rien que pour toi. Tu crois que cela m'est égal, que la nuit tu serves des bières à de gros salopards dans tes bouges et qu'après tu rentres en empruntant ces rues infestées ? C'est le terrain de jeu de mecs que tu n'imaginerais même pas dans tes pires cauchemars, des dégénérés, et à chaque fois, je criais victoire quand tu passais indemne le seuil de cette porte. C'est pour ne surtout pas troubler ta naïveté que j'ai acheté, en cachette, avec mauvaise conscience, cette tronçonneuse, rien que pour donner le change, au cas où* ! Mille cinq cents francs ! *ÇA*, c'est grotesque, pas moi. Souvent j'en gagnais autant en une demi-heure, et là tu me pardonnais vite fait et à présent que je possède cet objet de cinq kilos, tu ne veux brusquement plus me pardonner ? C'est illogique ! Je ne marche pas !

ELLE : Arrête de crier. On va avoir des ennuis.

LUI : Et alors ? J'ai la tronçonneuse. Il faudrait d'abord que les autres s'en achète une, mais les magasins sont fermés jusqu'à huit heures et demi demain matin, ça me laisse un sacré avantage. Ah comme j'avais honte quand tu es entrée, tout à l'heure, j'aurais voulu disparaître sous terre, et pourquoi ? Parce que je me suis dégonflé. Mais cela va changer, et pas plus tard que maintenant.

Entre temps, la cassette s'est arrêtée. On tambourine à la porte.

Regarde un peu ça!

Encouragé par elle, il remet son masque et ouvre. Dehors, on aperçoit un voisin patibulaire, en robe de chambre, dans une attitude menaçante. Lorsqu'il voit qui lui a ouvert, il a un mouvement de recul.

Pardon ? C'est trop fort ? Il est tard ? Vous êtes sûr ? *Il fait légèrement vrombir la tronçonneuse.*

ELLE : Au secours ! Ce type est complètement détraqué !

LUI : Toi, la ferme ! *Au voisin.* Vous ne voulez pas qu'on aille au fond des choses ? Regardez, ma tronçonneuse, elle, elle va toujours au fond des choses. C'est une grande adepte de la vérité. *Il l'enfonce dans la porte.* Presque aucune résistance ! Elle s'enfonce partout comme dans du beurre. Elle simplifie tout. Car je suis Leatherface et voici vroummm, ma tronçonneuse !

Le voisin s'enfuit. Elle se laisse tomber sur le lit en pleurant. Il referme la porte à clé et met la clé dans sa poche.

ELLE : Espèce d'idiot ! On va se faire virer de l'appartement. Où veux-tu qu'on aille ?

LUI : Ne pleure pas ! Arrête de chialer ! Il n'y a aucune raison. Le monde est épouvantant et plein de raisons de chialer. Mais ici, il n'y en a aucune. Ils sont tous là-dehors, à brailler. Mais ils n'entreront pas ici, pas aujourd'hui. Il nous reste du rhum. On va se faire un grog.

æ H # /

ELLE : Tu es IMPOSSIBLE ! J'ai honte de toi !

LUI : Tu as honte ?

ELLE : Tu es violent. Tu casses tout. La destruction t'excite. Je ne sais pas ce qui se passe avec toi, c'est horrible. Est-ce que ça part au lavage ?

LUI : C'est moi. Tu me connais, non. Ce n'est pas vrai. Ce n'est qu'un jeu. Je me sens en pleine forme. *Ça me plaît. Ça n'a rien à voir avec nous.*

8/5

ELLE : Tu m'as menacé/

eh

LUI : Moi ? Je t'ais menacé/? Risible. C'est un hasard, un pur hasard si j'avais la tronçonneuse en main quand je t'ai supplié/ de rester, un hasard, parce que tu n'as pas pu t'empêcher d'allumer la lumière. Tu crois sérieusement que je t'aurais blessée ? Je me serais plutôt coupé les deux bras que de te blesser, tu le sais, tu ne peux pas ne pas le savoir. Non, la vérité, c'est que tu ne voulais pas partir et que la tronçonneuse était un bon prétexte pour rester, un biais. Une... métaphore.

eh
eh

ELLE : Bien. Dans ce cas, je vais passer cette porte. Et on verra bien si tu me retiens.

LUI : Je t'en prie. Fais-le.

Elle va vers la porte et secoue la poignée pendant que lui, rapide comme l'éclair, ramasse le trousseau de clé/ qu'elle avait fait tomber par terre au début de la scène.

s/

Alors, est-ce que c'est moi qui tu retiens ?

eh

ELLE : Tu as fermé à clé.

LUI : Je n'ai rien à voir là-dedans. Si tu ne t'en sors pas avec la porte, c'est une affaire entre toi et la porte. Arrangez-vous.

ELLE : Où sont mes clés ?

LUI : C'est toujours la même histoire. Tu ne sais jamais où sont tes clés. Fais donc un peu attention !

ELLE : Crétin !

LUI : Allons, sérieusement : il n'est pas génial, ce costume ?

ELLE : Tu es irrécupérable, vraiment.

LUI : Encore un de tes défauts. Incapable d'admettre quelque chose. Ce que tu peux être bornée.

ELLE : Je suis fatiguée.

LUI : Va au lit. Si tu veux on peut regarder une de tes vidéos. "Cendrillon" ou "Fantasia", un truc bien éloigné de la réalité, avec de gentils dinosaures, pendant que dehors, la guerre fait rage, mais ça ne fait rien, elle n'entrera pas ici.

ELLE : Enlève ce machin, c'est écœurant. Ça me rend malade.

œ H S/

LUI : Et ensuite on se réconcilie ?

Alors qu'elle hésite à répondre par l'affirmative, on entend des pas dans le couloir. On sonne à la porte.

C'est qui ? Le nabot qui revient ? On a déjà donné. Y'a personne.

On frappe à la porte.

UNE VOIX : Ouvrez ! Police.

Il lui fait signe de se taire et ne répond pas.

Ouvrez la porte ! Nous savons que vous êtes là. Nous avons une plainte contre vous.

LUI : Foutez le camp ! J'ouvrirai pas.

UNE VOIX : Pourriez-vous amener la femme qui est avec vous jusqu'à la porte, s'il vous plaît ?

LUI : Tirez-vous ! Vous dérangez.

ELLE : Laisse-moi sortir, cela vaut mieux.

LUI : Tais-toi ! Ils vont t'entendre.

UNE VOIX : Si vous n'ouvrez pas de votre plein gré, nous serons obligés de forcer la serrure !

LUI : Ils reculent devant rien. Hé ! J'AI UNE TRONÇONNEUSE EN MAIN ! VOUS EN AVEZ UNE AUSSI ?

UNE VOIX : Laissez-nous parler avec la femme !

LUI : Cette femme est ma copine, foutez-lui la paix. On est très bien, tous les deux, ici !

UNE VOIX : Il faut que nous dressions un procès-verbal. Soyez raisonnable, voyons !

LUI : Ici, c'est chez moi ! VOUS ME CASSEZ LES COUILLES !

Alors que les policiers sonnent avec insistance, il fait vrombir la tronçonneuse.

Vous entendez ça ? Sacré son, hein !

ELLE : Arrête tes conneries, ils ne comprennent rien à la plaisanterie...

LUI : Ça c'est vrai. La seule chose qu'ils comprennent, c'est ma tronçonneuse. VROUMMM. Hé ! Je suis Leatherface. Je vais vous découper en morceaux, en petits morceaux, et vous jeter en pâture à vos clebs anti-drogue !

UNE VOIX : Laissez-sortir la femme ! Ouvrez la porte ! Cela peut avoir des conséquences graves pour vous !

LUI : Vous n'avez pas à vous mêler de ce qui se passe ici ! Ici, il n'y a que moi et ma tronçonneuse, ce ne sont pas vos oignons. Retournez dans la rue, il s'y passe suffisamment de chose qui sont vos oignons ! Si vous vous avisez ne serait-ce que de toucher à cette porte, je remet ma tronçonneuse en marche !

On sonne encore à plusieurs reprises, puis les pas s'éloignent.

Non mais. C'est qu'ils auraient défoncé la porte s'ils n'avaient entendu la tronçonneuse. Ça y est, elle est amortie. On aurait dû payer une nouvelle porte et une nouvelle serrure. Plus le serrurier. Tu commences à comprendre à quel point c'est utile, une tronçonneuse ?

5/

ELLE : Putain, quelle logique !

LUI : Bornée, voilà ce que tu es... Jamais tu ne reconnais les choses... Mais c'est ce que j'aime chez toi. Moi, je n'ai rien contre les flics. Un de ma classe, il est dans la police aujourd'hui, et il est tout ce qu'il y a de plus humain, aucun doute, et je ne lui en veux pas ; c'est vrai, c'est comme ça. On a besoin des flics. Avec tout ce qui traîne dehors... Bon d'accord, les flics foncent parfois dans le tas sans faire gaffe, mais quand on poursuit des serial killers toute la journée, ça tape sur les nerfs, il faut se défouler, alors c'est normal qu'on abuse un peu de la matraque, moi j'accepte cela, dans une certaine mesure. Si on n'avait pas les flics, qui nous protégerait des Leatherface, des Henry, des Jason, des Michael Myers et compagnie, qui ? La police n'est pas particulièrement sympathique, mais elle est utile, il faut le reconnaître. Police, cela vient du grec Polis, qui veut dire la ville, en fait cela veut dire la civilisation, on vit de manière ↑ civilisée, plus moyen de faire marche arrière. Ville égale police. C'est des synonymes. C'est nous qui l'avons voulu ainsi. Au Moyen/âge, les gens affluaient dans les villes, pour construire d'épaisses murailles autour d'eux, ils savaient bien que dehors, c'était terrible. Allons nous coucher. De la musique ?

← « » ↑

5/ A/

ELLE : Rien de violent.

LUI : Du classique ?

ELLE : Le costume te rend courageux, c'est un fait.

LUI : Pas vrai ? Il est effrayant, ou plutôt, il sème la terreur, c'est comme une amulette, cela chasse le mauvais sort, cela fait sortir de moi toute sorte de trucs sacrément avantageux. Il y a deux catégories de gens, ceux qui ont peur et ceux qui font peur. Pour moi, il n'est pas concevable qu'un serial

killer soit victime, disons voir, d'un accident de la route ou, je ne sais pas, moi... d'un vol à la tire. C'est inconcevable, parce que... chaque chose est à sa place et quand deux semeurs de terreur se rencontrent, à coup sûr ils s'évitent en faisant un grand détour, ils se repoussent comme deux aimants. Quand on se balade la nuit dans les rues avec une tronçonneuse, on cours aucun danger, on a la paix. La paix... La tronçonneuse est un symbole de paix.

ELLE : Tu es complètement surexcité. Ta chemise est trempée.

LUI : J'ai des crampes d'estomac.

ELLE : Ce sang sur le tablier est écœurant. Et il a fait des taches sur la couverture.

œ H

LUI : C'est mélangé avec un peu de cendres. Ce n'était pas la peine, il noircit tout seul...

Il éteint la lumière, allume une petite lampe de chevet, met une cassette, une musique élégiaque, romantique tardive, comme par exemple le dernier mouvement de la neuvième de Mahler. Elle se déshabille et se glisse dans le lit ; il est assis à côté d'elle, sur le rebord, toujours en costume, et dirige la musique, en dilettante, se servant de la tronçonneuse comme d'une baguette de chef d'orchestre.

ELLE : Tu l'as cousu toi-même, le masque ?

LUI : Oui. Je crois qu'il est assez réussi. Mais il faudrait que tu vois le film pour pouvoir comparer. Je ne sais pas particulièrement bien coudre, mais Leatherface n'était sans doute pas plus doué que moi. Chez lui, c'est de la peau humaine tannée, et chez moi, du cuir poli. Ça ne fait pas beaucoup de différence à l'œil, au toucher non plus d'ailleurs, je n'ai pas besoin de peau humaine, ce n'est qu'un jeu. L'image d'une chose n'est pas la chose elle-même. Une image, cela affirme quelque chose, mais sans rien prouver. C'est recroquevillé autour de son essence. Des socles, sans statues dessus. Je suis heureux maintenant. Cette intervention tout à l'heure, seule une tronçonneuse en était capable. Les hasards ne sont jamais idiots.

ξ /
œ H

ELLE : T'as complètement perdu la mesure.

LUI : Oui, mais c'est sans importance, parce que ça ne change rien à la musique. C'est la différence. Tu m'aimes ?

ELLE : Je ne sais pas.

LUI : Tu veux ?

ELLE : Sais pas.

LUI : C'est vrai qu'on est venu t'emmerder trois fois, aujourd'hui ?

ELLE : Une fois, trois fois, cinq fois. Qu'est-ce ça peut faire.

LUI : Est-ce qu'ils t'ont tripotée ?

ELLE : Mais qu'est-ce que ça peut faire. Cela ne t'intéressait pas, tout à l'heure, de savoir pourquoi je m'étais tirée, et cela ne t'intéresse pas plus maintenant. Tout ce qui t'intéresse, c'est de savoir si quelqu'un m'a mis la main au cul.

s/

LUI : Quand tu t'es endormie, hier, à côté de moi, j'ai veillé encore longtemps et j'ai écrit un poème, sur ta peau au clair de lune, et comment mes doigts y ont fait des jeux d'ombres, et comment j'espérais que l'ombre de mes doigts te chatouille et te réveille et que tu me serres dans tes bras en m'attirant contre toi. J'ai l'ai noté sur un bout de papier, dans le noir, je l'ai cherché toute la journée, il doit traîner quelque part dans la pièce...

e/

ELLE : Tu ne le sais plus par cœur ?

œ H

LUI : Plus exactement. Mais je voulais te dire que je l'ai fait, c'est cela qui compte. Quand je l'aurai retrouvé, qui sait, ce ne sera peut-être pas le moment de te le lire, c'est pour cela que je t'en parle maintenant, pour que tu le saches.

ELLE : Tu aurais dû me dire, pour la tronçonneuse. On y serait allé ensemble, et on aurait choisi la plus belle. Et tout aurait été différent.

LUI : Tu dis ça maintenant. Après coup !

ELLE : Tu te souviens du jour où tu voulais absolument acheter ce briquet en nacre ? Qui était si cher ? Tu l'as vu et tu en es aussitôt tombé amoureux.

LUI : Et toi, tu m'as engueulé en me faisant remarquer qu'à Monoprix, on trouvait les deux briquet pour 7,50 F, je sais. s/

ELLE : C'est vrai, sur le coup, j'ai dit cela. Mais ensuite, tu m'as expliqué ce que cela représentait pour toi. Et on est entré dans le magasin.

LUI : Peut-être, mais tu m'as lancé cette espèce de regard bienveillant de mère qui comprend tout. De quoi vous faire débander sur le coup. Tu te réjouissais que je sois content, mais le briquet, tu t'en fichais complètement.

ELLE : Mais qu'est-ce que tu attends vraiment de moi ?

LUI : Que tu ne mentes pas. C'est justement pour cela que j'ai acheté la tronçonneuse comme s'il s'agissait de mon premier magazine porno. Faire semblant, c'est s'éloigner de l'autre. On a tous nos tiroirs secrets. Et quand on a de la visite, il convient d'usage de les laisser fermés.

ELLE : Qu'est-ce que cela veut dire : de la visite. Je ne suis ici qu'en visite ?

LUI : On est tous en visite les uns chez les autres. Même quand cela dure des années.

ELLE : Tout à l'heure, je me suis demandé si tu t'étais déguisé que parce qu'on s'était engueulé, récemment. e/

LUI : Engueulé ? A propos de quoi ?

ELLE : A propos du bébé. Je te rappelle qu'il y a une semaine, je voulais encore un enfant de toi. C'est incroyable, non ?

LUI : Et tu as vraiment pensé que j'ai joué au psychopathe pour me mettre définitivement hors-jeu comme géniteur potentiel ?

ELLE : J'ai cherché comme une folle des explications. Et j'en cherche encore.

LUI : Entre temps, je n'ai plus grand chose contre le fait d'avoir un enfant. L'idée a fait son chemin dans ma tête. Un enfant, cela peut avoir des avantages, surtout quand c'est une fille. A seize ans, je pourrais la violer, toi, tu en aurais alors quarante-cinq, et tu ne serais plus de la première fraîcheur ; cela nous ferait une descendance, directement à la maison, ça serait bien.

g/
e/
g/

ELLE : Arrête ! Tu es écoeurant.

e H

LUI : Pas vrai ? Tu penses donc que je ne ferais pas un bon père ?

ELLE : C'est l'impression que tu donnes.

LUI : Alors pourquoi veux-tu un gosse ? Ça chie partout, ça gueule la moitié de la nuit, il faut sans arrêt le surveiller, et quand enfin on le jette par la fenêtre, on a sa photo dans tous les journaux.

g /

ELLE : Tu es horrible. *Elle ne peut s'empêcher de rire.*

LUI : Être enceinte, c'est bon quand on a besoin de s'occuper. Et nous, on ne s'ennuit pas, ensemble, si ?

g /

ELLE : Je n'ai pas envie de discuter de cela ce soir, c'est trop pour moi.

g /

LUI : Pourquoi veux-tu un gosse ? Ça coûte beaucoup d'argent, et à dix-huit ans, ça te fait remarquer que tu es le dernier des trous du cul. Je ne te suffis plus ? Tu dis tout le temps que je suis un enfant.

g /

ELLE : Le moindre nourrisson est un être responsable, à côté de toi.

187
LUI : La maternité, ça rend objectif. Neutre. La maternité fait d'une muse un musée. *muse*

Je me suis la moule
ELLE : ~~Je ne suis pas ta muse, bordel !!~~

Nai, ta muse, tu plaisantes ?
LUI : Quand une mère se met à parler d'érotisme, ça ressemble à un paragraphe du Code pénal. *moule de je ?*

ELLE : Arrête !

moule d'homme
LUI : D'ailleurs, devenir père, c'est du musochisme. Avoir des enfants, ça rend les femmes muséopotamiennes ! *e/y/pk*

ELLE : Arrête à la fin et viens !

LUI : Des muséopotames ! Il faut que je note ça ! *y/*

y/
Au même moment, on voit le reflet de projecteurs contre la fenêtre. Ils ne remarquent rien.

ELLE : On va avoir un tas de problèmes à cause des flics.

LUI : Pourquoi ? Qu'est-ce qu'on a fait ?

ELLE : Tu les as vexés.

LUI : Les pauvres chéris. Ils s'en remettront.

ELLE : Ne prends pas cela trop à la légère. Ils s'en souviendront, crois-moi.

LUI : Au fait, j'y pense, j'en ai un, de disque avec de la scie musicale. La bande originale de "Vol au-dessus d'un nid de coucou". Une scène géniale, où un indien arrache un évier de son socle, défonce un mur avec et se fait la malle.

ELLE : Oui, j'ai aimé ce film. Il m'a donné la chair de poule.

LUI : L'Indien se taisait tout le temps ; il n'a pas échangé un mot avec ses gardiens. C'était sacrément fort. Je l'ai envié.

On entend grésiller un mégaphone, à l'extérieur, sous l'unique fenêtre de la chambre, qui se trouve juste à côté de la tête du lit. En même temps, on frappe au carreau à l'aide d'une perche. Il s'empare de la tronçonneuse et va vers la fenêtre.

3/

LE MÉGAPHONE : Police ! Nous voulons vous parler. Montrez-vous !
Le femme est-elle encore avec vous ?

É/

LUI : hurle MAIS POUR QUI VOUS VOUS PRENEZ, LA FIN ? JE VOUS CONSEILLE DE FAIRE VACHEMENT GAFFE, SINON, IL Y AURA DU GRABUGE !

À/

LE MÉGAPHONE : Calmez-vous ! Soyez raisonnable ! Venez à la fenêtre !

É/

LUI : fait vrombir la tronçonneuse, se montre brièvement à la fenêtre, agite la tronçonneuse au-dessus de sa tête avant de se glisser sur le côté, où il se tient immobile JE N'AI AUCUNE RAISON DE DISCUTER AVEC VOUS ! SI VOUS NE DÉGAGEZ PAS TOUT DE SUITE, JE NE RÉPONDS PLUS DE RIEN, ICI, VOUS POUVEZ EN ETRE SÛRS ! Il s'assoit sur le lit. Y'a tout un commissariat, là-dehors, avec tout le barda.

É/
É/

ELLE : Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

LUI : Pas question qu'ils nous gâchent la nuit. C'est notre nuit. Ils n'ont qu'à se faire leurs nuits de leur côté.

3/ 3/

ELLE : Je t'avais prévenu.

LUI : Je n'ai rien contre les flics. Combien de fois faut-il que je le répète ? Demain matin, j'irai au poste et ils n'auront qu'à m'arrêter, si ça les amuse. Mais pas cette nuit.

2

LE MEGAPHONE : LA FEMME EST-ELLE ENCORE EN VIE ?
VOUS M'ENTENDEZ ? JE VOUS PARLE !

É/

LUI : Ils croient que tu es morte.

ELLE : Il vaudrait mieux que je leur parle.

LUI : Pas question. Tu restes en-dehors de cela. C'est une histoire entre eux et moi. Ah ! Ils croient que tu es mon otage ou un truc du même genre.

ELLE : C'est un peu vrai.

LUI : Ne recommences pas.

9/

ELLE : Génial. Ils sont tous là à cause de nous.

LUI : Qu'ils se préparent à passer une nuit blanche, ces bâtards. Hiiii. Ou va tout simplement ne rien faire. Baisser le volet. Ce qu'ils ont à me reprocher, de toute façon, je l'ai déjà fait. *Il baisse le volet, en laissant une petite fente.*

,#k n/

LE MEGAPHONE : Ne vous obstinez pas ! C'est la police. Nous pouvons parler de tout.

É/

LUI : AH OUI ? ET BIEN, J'AIMERAI BIEN PARLER DE LA POÉSIE DE ROBINSON JEFFERS, ÇA VOUS DIT QUELQUE CHOSE ? *Silence* Ça m'aurait étonné. Bonjour la culture. Bon, alors on va parler de choses simples. Écoute un peu ! JE VEUX DE LA BIÈRE ! ALLEZ-NOUS CHERCHER QUELQUES BIÈRES À LA STATION SERVICE ! AVANT, VOUS N'AUREZ RIEN ! ALLEZ, AU TROT !

S k É/
S/ I
S/ I
É/ É/
É/ À/

ELLE : Tu ne trouves pas que tu exagères ?

LUI : Tu trouves cela exagéré ? Mais tu es une vraie bonne soeur ! Il y en a qui réclament des millions dans des situations pareilles. Et un avion pour le Yémen.

#k

LE MEGAPHONE : Montrez-nous d'abord la femme !

É/

LUI : Viens. BANDE DE MAQUIGNONS ! VOILÀ SON MAJEUR,
REGARDEZ BIEN, PARCE QUE VOUS NE VERREZ RIEN D'AUTRE

À/
2

Il la tient par le poignet et fait passer sa main par la fente du volet.

Vas-y ! Fais leur un doigt !

ELLE : Non. Ce n'est pas poli.

LUI : Ça ne fait pas assez vivant.

S/

Elle joue avec ses doigts.

VOILÀ, C'EST FINI ! On va avoir notre bière, livrée gratis à domicile. Il y a des chemins, dans l'existence, dont on n'a même pas idée. Il suffit de les emprunter. Tu m'aimes, ma princesse ?

À/

ELLE : Mais tu ne vas quand même pas faire poireauter ces gens dehors toute la nuit.

LUI : Ils sont payés pour ça. Je ne leur ai pas demandé de venir.

ELLE : Demandé de venir, non, mais provoqué. Ils s'imaginent que tu vas tu vas t'en prendre à moi d'une minute à l'autre.

S/

LUI : Ils ont raison. Tout à l'heure, je vais vérifier s'il y a pas un reste d'innocence qui traîne là-dedans. D'accord ?

ELLE : Avec tous ces gens devant la fenêtre ?

LUI : Et alors, tu es suffisamment exhibitionniste, non ? L'autre jour, à la plage...

ELLE : Oh non, pas ça !

LUI : Tu peux montrer tes nichons à la terre entière, si tu veux, mais moi cela me dérange quand c'est devant quelqu'un qu'on connaît. Il faut tout de même un peu de respect.

ELLE : On en a déjà discuté...

LUI : Dans le même registre, t'es pas non plus obligée de laisser traîner ta boîte de tampons sur l'évier quand il y a des copains à la maison. Personne n'est obligé de savoir que ta taille, c'est "mini". Ça les excite pour rien. 5/

ELLE : LAISSE-MOI SORTIR D'ICI !

LUI : Chhht. Qu'est-ce qu'ils vont penser, là-dehors !

ELLE : Et c'est toi qui me dit ça, alors que tu leur fais ton numéro avec ton masque, ton tablier et ta tronçonneuse.

LUI : Ça, c'est tout à fait autre chose. Tu es... d'une mauvaise foi avec tes arguments. 5/

ELLE : Oh, je suis fatiguée. Vraiment, tu me fatigues.

LUI : Eh bien, réjouis-toi. A partir de demain matin, tu seras débarrassé de moi pour quelques semaines ; on parie ? e/

ELLE : Ne dis pas cela.

LUI : Ce sera une mise à l'épreuve. Pourquoi pas ? D'habitude, cela nous réussit bien, une petite pause. On apprend à mieux connaître la valeur des choses. Tu me feras passer un de tes slips, en taule, que tu auras porté avant, si possible. Si tu veux, tu pourras même pisser un peu dedans, pour qu'il soit encore plus personnalisé.

ELLE : Tu ne m'as toujours pas demandé pourquoi j'ai été virée.

LUI : Et bien ? Pourquoi ?

ELLE : Le gérant en voulait à mon cul. Mais moi, je ne baisais qu'avec les serveurs.

LUI : Haha.

2 # /

ELLE : Oui, j'avais laissé traîné un mini-tampon dans le vestiaire. Ça les a tous excités.

S /
S /

LUI : Grosse vache.

ELLE : Meueueueh !

LUI : Bêêêê !

ELLE : Meuh ! Meuh !

LUI : Mais l'histoire des trois propositions de baise, c'est vrai ?

LE MEGAPHONE : VOTRE BIÈRE EST LÀ ! NOUS ALLONS VOUS LA MONTER !

É / È / À /

LUI : C'est pas vrai. COMMENT ÇA, VOUS ALLEZ LA MONTER ? *Il jette un coup d'œil par la fente.* Ils ont posé une échelle. Hé ! UN SEUL D'ENTRE VOUS MONTE... A POIL, AVEC JUSTE SON CALEÇON, C'EST CLAIR ? SINON *il fait vrombir le tronçonneuse*, ELLE SE REMETTRA AU BOULOT ! Putain, il y en a vraiment un qui se déshabille.

S /
e H
S /

ELLE : Il va geler, par ce temps. Tu es inhumain.

LUI : Bestial, tu veux dire. On est quand même plus en janvier. C'est incroyable tout ce qu'une tronçonneuse à la maison vous dispense de faire. *Il soulève un peu le volet roulant.* Ca y est, il monte. STOP ! JUSQUE LÀ ET PAS PLUS HAUT ! ET MAINTENANT, TU JETTES LES BIÈRES UNE A UNE A TRAVERS LA FENTE ! ET SI TU RATES TON COUP, TU IRAS EN CHERCHER D'AUTRES ! *Il s'empare de la couverture, l'étale par terre, à un mètre de la fenêtre, s'agenouille devant et attrappe*

À /
È /

*les bouteilles, en poussant à chaque fois un cri de joie. Service à l'étage !
Comme à l'hôtel !*

ELLE : Rends/moi la couverture !

-/

LE MEGAPHONE : Vous avez obtenu ce que vous vouliez. Nous allons pouvoir discuter maintenant ?

É/

Il baisse à nouveau le volet, jusqu'à une petite fente.

LUI : JE VOUS FERAI SIGNE QUAND J'AURAI A NOUVEAU BESOIN DE QUELQUE CHOSE ! MERCI, LES GARS ! VOUS POUVEZ FAIRE UNE PAUSE !

À/

LE MEGAPHONE : Laissez-nous donc parler avec la femme, voyons !

É/

ELLE : Oui, laisse-moi parler avec eux.

LUI : ELLE A DEJA EU TROIS PROPOSITIONS, AUJOURD'HUI, ELLE EST PRISE !

À/

LE MEGAPHONE : Laissez-nous la voir, au moins !

É/

LUI : Ils veulent te mater. Z'en ont jamais assez. Allez, la bonne Samaritaine, montre leur tes nichons, ça va les chauffer.

ELLE : Va te faire foutre !

LUI : Montre-les tranquillement, ne fais pas tant de manières.

Il lui prend le bras et la tire du lit, vers la fente de la fenêtre ; elle se débat et crie.

ELLE : ESPECE DE COCHON !

É/

LE MEGAPHONE : Lâchez-la !

É/

Il la traîne jusqu'au rebord de la fenêtre, elle se débat toujours ; puis, il la lâche et ferme complètement le volet. Elle se réfugie dans le lit et tire la couverture jusqu'au menton.

ELLE : Espèce de porc lubrique !

LUI : Je veux, oui !

Elle éclate de rire ; il fait de même.

Buvons ! On en a bien besoin !

ELLE : Fais gaffe ! Ils ont peut-être mis quelque chose dans les bouteilles.

Il examine les bouteilles à la lumière de la lampe de chevet.

LUI : Ce genre de capsule n'est pas facile à niquer. Ça a l'air sans danger, on peut y aller.

ξ/

ELLE : Alors santé ! Grand gamin, va.

LUI : Tu m'aimes ?

ELLE : Et comment.

Dehors, on entend de temps à autre un appel, au mégaphone.

LUI : Oui, comment ? Dis-le moi !

ELLE : Je ne peux pas. Tu me scies.

LUI : C'est vrai ?

ELLE : Enlève ce truc, à la fin !

LUI : *se déshabillant* Il est bien amorti, ce truc. Dans amortir, il y a Amor. Je vais mettre de la musique.

ELLE Dépêche-toi.

Ils font l'amour dans le noir, pendant que le lecteur de cassettes diffuse la musique, à la scie musicale, de la dernière scène de "Vol au-dessus d'un nid de coucou". Plus tard, on entend encore quelques bruits de gorgées de bière, ainsi que les appels sporadiques du mégaphone. Enfin, c'est le silence, pendant quelques minutes, qui veulent dire des heures. Bruits caractéristiques de gens qui dorment. Le jour finit par filtrer à travers les volets roulants ; on distingue à nouveau correctement la scène.

Elle dort. Il allume une cigarette, farfouille dans un tas de papiers qui traînent sur une chaise à côté du lit. Il parcourt les papiers des yeux, se lève, s'assoit nu sur la chaise, boit une gorgée de bière abandonnée au fond d'une bouteille.

LUI : En marge. Gaz carboniques échappés. Perles toutes attirées vers le ciel. C'est là-bas que vivent les porcs, sans doute. Princesse.

Il récite une partie de son monologue dans un dictaphone. Elle se tourne et se retourne, agitée, dans le lit.

Il y a beaucoup de cruauté, là-dehors. Des types qui construisent dans leur garage de petits enfers, architectes d'intérieur du mal, démons autoproclamés, dans des chambres de torture face auxquelles le Moyen-âge ressemble à une idylle champêtre. Le mal est un enfant et le monde, de la pâte à modeler entre ses mains. De la pâte humaine en quantité suffisante. De la bouillie humaine. $\emptyset$ homme, prends garde. Je te protège. Tu n'estimes pas cela à sa juste valeur, tu n'as aucune idée de ce qui se passe vraiment, mais cela ne fait rien, n'aie pas peur, Princesse. Le monde est écoeurant, il est de tous les mondes, dans lesquels j'ai vécu, le plus écoeurant. Cela est vrai, indiscutable, un chaos vraisemblable, trouver une symbiose entre le crayon et la scie, faire naître des mots morcelés, des morceaux de phrases, des mares de sang de syllabes, un langage finement haché, arraché à son sens, vidé de son but et derrière moi la fosse où d'heure en heures les équarisseurs charrient leurs cadavres. Il fait froid dans les villes, mais la décomposition dégage de la chaleur. Elle grouille d'une faune fabuleuse, de créatures mutantes. Scie grinçante, chante une

g/
A/
=/
ô/

e H
e H

g/

chanson, découpe des crânes, éclats dispersés, purifiés, purulents, farine d'os, poussière d'os]. Le plus écoeurant, c'est quand on place la scie [au-dessus de la fontanelle, le cerveau jaillit comme un diable de sa boîte, flasque, couleur sang mêlé d'ocre jaune, comme du lait caillé, où l'on verse du pus pour qu'il se forme une omelette de pus, et la fontaine de sang, mon Dieu, bouillonnante, cascades, chutes de sang, la fontaine de sang, pression vomie, forte et irradiante, un rayon purificateur venu de la zone grise. Quand les veines se déchirent en lambeaux bleutés, poissons volants qui scintillent et tressaillent, esthétique de la mécanique du déboîtement d'un crâne. Toi et moi, Princesse, deux coupures. Scie grinçante, chante une chanson. Artiste en chambre de torture. Ambassadeur de croûtes de sang. Pénétration. La scie pénètre dans les corps, découpe les entrailles, boudins de merde, panique, intestins qui jaillissent, remplis d'excréments au bruit strident de la scie grinçante, qui atteint les os du bassin, s'y attarde, rabote tous les angles...

J e H [

C'est écoeurant, cela vous remue, piqué, on se détourne. Et pourtant, cela se passe là-dehors, dans les caves, les garages, les remises isolées, au cinquantième étage des gratte-ciels, où personne ne peut t'entendre.

e H

g/

s/ + l

ELLE *la voix endormie* Moinfort. J'voudrais dormir encore un peu...

LUI Oui, dors.

Tu as déjà vu de la peau découpée, au microscope, après retrait du flux sanguin ? On peut voir les glandes sébacées une à une, comme dans les coupes transversales des livres de géologie. On dirait des marécages boueux, des taches hépatiques dans lesquelles se nichent les racines des poils. En cas de relâchement du tissu conjonctif, les petites boules de graisse se baladent/peu partout sous la peau. Ça gicle, quand on y pénètre avec la tronçonneuse. Princesse. Quelle est la chose la plus écoeurante que tu puisses imaginer ?

un l s/

e H

Des quenelles de koalas dans leur propre jus.

C'est sûrement délicieux.

Récemment, tu as dit que tu trouvais la "couleur chair" dégoûtante. Quel mot innocent, "couleur chair" ! Et tu prétends que je suis fou parce que je mets un masque contre la peur. Une rue plus loin, quelqu'un a sauté de sa fenêtre, au sixième étage, il/atterri sur les pieds, on a retrouvé ses fémurs à hauteur de la clavicule, son gros intestin lui sortait par la gorge et il a encore vécu quelques minutes. Tu n'aimes pas mes films, à chaque fois tu

a l

éteins les informations, tu zappes entre des programmes à trois sous, tu te réfugies dans la guimauve, parce qu'ailleurs on célèbre une fois de plus des orgies de sang, que cela bouillonne et que cela gicle. Très bien! La tronçonneuse te protège. Elle rugit, elle grogne, elle bourdonne et en position minimum, elle murmure, amoureuse. Elle peut agir avec précision, extraire du cartilage blanc d'une soupe grossière de sang et de lymphe.

ELLE : Hmmm ? Tu as dit quelque chose ? *Elle se rendort.*

LUI : Mais le monde peut aussi être beau, parce que tu es belle. Je t'ai écrit un poème, il doit traîner quelque part là, sans doute derrière le lit, il a glissé par une fente, c'est sans doute plein de saloperies là-derrrière ↴ même là, le rebut est parvenu à s'infiltrer, trognons de pommes pourris, poussière, touffes de poils, araignées, non, les araignées ne sont pas rebutantes, c'est toi qui trouve cela.

Pendant que tu sommeilles, ainsi couchée,
blanche, seul écran à la lune...
Cela commençait comme ça.

ELLE : Quelle heure est-il ?

LUI : La langue des amoureux est cliniquement stérile, c'est son droit, mais quand on pense à ce badinage, à la confusion balbutiante de cette salive qui tire des fils translucides de moi à toi, jette des ponts fiévreux qui transmettent des vibrations. Des vibrations, ce n'est pas assez, c'est même peu à vrai dire, des fréquences, traversées par des riens, du vide, où le pouls bat et l'air manque.

ELLE : Je t'ai posé une question.

LUI : Bientôt six heures.

ELLE : Comme j'étais bien cette nuit. Je viens de m'en souvenir. Vraiment bien. Mais ensuite, j'ai rêvé d'un truc si épéurant, beurk. Comment cela se peut-il ? Je ne comprends pas.

LUI : Oui.

ELLE : Je trouve qu'on mériterait enfin d'avoir un peu de chance. Non ?

LUI : Avoir de la chance contredit ma façon de voir la vie. Cela ne peut que se louer, pour quelques minutes, quelques heures au maximum. C'est une chambre dans un hôtel de passe. Bientôt, je vais devoir sortir.

ELLE : Ils vont t'en vouloir.

LUI : C'est pareil pour tout le monde. Mais la plupart des gens n'ont même pas eu de temps fort, ils ont assuré la défense, joué les prolongations, des petites passes de milieu de terrain, aucun risque et pourtant, tout à coup : Sudden Death, 1 - 0, et vlan, terminé, on n'en parle plus.

ELLE : Qu'est-ce que tu racontes encore ?

LUI : Que dirais-tu de commander un petit déjeuner ?

ELLE : De la pizza !

LUI : Gourmande ! *Il remet le tablier et le masque. Allez, au boulot. Au fait, je me demande s'ils sont encore là. Il va vers la fenêtre, remonte le volet de quelques centimètres, jette un coup d'œil par la fente. Il n'y a plus personne là-dehors. C'est foutu pour la pizza.*

œ H

ELLE : Dommage. *C'*aurait été trop beau.

§/

LUI : C'est pas croyable. Il n'y a plus un chat.

ELLE : Beurk...

LUI : Quoi ?

ELLE : "Pain de mie". C'est écopurant, comme nom, tu ne trouves pas ?

œ H

LUI : Si, ma Princesse.

ELLE : Eh bien, c'est tout ce qu'il y a.

LUI : Ils ne manquent pas ~~culot~~. *Il remonte davantage le volet, passe la tête au-dehors.* Personne. Les salauds. D'abord, ils se la jouent New York, et ensuite, ils se font ~~†~~ la malle... *Il recule de quelques pas dans la chambre.* C'est pas croyable.

de h
†

ELLE : Reviens te coucher.

LUI *s'emparant de la tronçonneuse* Mais ça ne se passera pas comme ça. *Il retourne à la fenêtre* HË ! JE SUIS LEATHERFACE ! L'HOMME ~~A~~ LA TRONÇONNEUSE ! JE VEUX COMMANDER UNE PIZZA ! AVEC DES OLIVES, DU JAMBON ET... *il se tourne vers elle, théâtral* On entend alors retentir un coup de feu ; mortellement blessé, il se tourne vers elle, sa bien-aimée, lui tend les bras...

É/
À/É/

ELLE : Arrête, ce n'est pas drôle !

LUI : Avec son sang, il écrit son nom dans la poussière...

ELLE : Arrêêêête !

Il se tourne à nouveau vers la fenêtre

• /

LUI : DES POIVRONS !

Un coup de feu retentit. Un éclair, puis, le noir absolu.

fin.

Leatherface est dédié à Werner Bloy (mort en 1987), abattu par la police munichoise qui ne comprenait rien à la plaisanterie ~~Λ~~
Mes remerciements à Bernhard Wildegger, qui m'a donné envie d'écrire cette pièce.

• /